

Dans la Drôme, le jazz se joue au féminin

Le festival Parfum de jazz revendique une « exclusivité nationale et certainement européenne »

MUSIQUE

LA GARDE-ADHÉMAR (DRÔME)

Huitième soirée de festival, concert d'une des saxophonistes les plus en vue de ce temps, Sophie Alour, 44 ans. Elle présente son nouveau groupe, Exils: Mohamed Abozekry, franco-égyptien (oud), Damien Argentiéri (piano), Philippe Aerts (contrebasse) et Donald Kontomanou (batterie). Exils donne l'image réjouissante d'une dynamique assumée, hors modes, voulue. Toutes compositions de Sophie Alour. Le groupe s'est rodé à Coutances (*Jazz sous les pommiers*). Enregistrement en octobre. Tel sera le septième opus de la saxophoniste, ce soir aussi flûtiste, il s'intitulera *Joy*.

Cour de la mairie d'un des plus beaux villages de la Drôme provençale, La Garde-Adhémar. Tout a l'air normal. Plus le vent. Les quinze communes de Drôme provençale où, « cette année, les femmes sont mises à l'honneur », dixit l'éditorial d'Alain Brunet, directeur du festival Parfum de jazz, ont un charme fou. Le mistral gagnant s'enfile dans le sillon rhodanien en gelant tout sur sa course. Rien qui soit de nature à calmer les élans du public. Lequel, vêtu de doudounes et duffle-coats, enlève ses mouffles pour applaudir.

Il faut dire qu'Exils a de quoi convaincre. Et souvent emballer. Compositions supérieurement agencées, ménageant espaces et initiatives. Cinq instrumentistes hors pair, une pensée, le goût du jeu. Qu'une évidente gaieté circule dans le groupe frappe moins que la présence de son inspiratrice. Sophie Alour, droite au micro, n'assortit son expression d'aucune contorsion. Attaques nettes, phrasé froidement lisible, maîtrise du son... Quand elle double l'oud de Mohamed Abozekry au ténor, le chemin s'éclaircit.

Une ère nouvelle

Plusieurs mystères dans ce quintette, que ne résout pas la joie de jouer mais qu'elle explique. Dès le premier thème, *Exil*: fusion des incompatibles (oud et piano); présence sans fard, d'un bout à l'autre, de Philippe Aerts (contrebasse), nul effet, pas de frime, le jeu tel qu'en lui-même un bout d'éternité le change; et ces échappées joyeuses de Donald Kontomanou, ses toms, son idée des roulements, entre percussion et batterie – et ce sourire. Fait-il froid? On a tout oublié.

Au centre, visage grave, Sophie Alour, impassible ou joyeuse

quand Mohamed s'enfièvre: il chante... alors, elle le suit. S'ils redescendent sur *Fleurette égyptienne*, humble hommage à Duke Ellington – et à Max Roach, sous les maillottes de Kontomanou –, c'est le sens du projet qui se révèle.

C'est avec *La Chaussée des géants* que la pensée décolle. A quoi pense-t-on pendant un concert? Pendant ce concert (une fille et quatre garçons)? Est-ce d'avoir vu, il y a bien longtemps, ces alignements volcaniques, plus la musique que Sophie Alour leur associe – qu'est-ce qu'un titre? – qui fait que la pensée décolle à sa recherche?

Vous avez vu? On n'a parlé ni de John Coltrane, ni de Pharoah Sanders, etc. Pourquoi? Parce que l'appropriation relève d'un autre processus. Nous entrons dans une ère nouvelle, *gentlemen*. La sérénité de Sophie Alour, son entente sans geste avec le groupe signent quelque chose d'acquis. Elle est loin d'être la seule à avoir

passé la ligne: Anne Pacey (batteuse), Géraldine Laurent (sax), Céline Bonacina, Julie Saury...

Revendiquant « l'exclusivité nationale et certainement européenne » de sa ligne éditoriale (*Ladies First!*), même si dans d'autres champs (le rock), la chose existe déjà, Parfum de jazz s'expose. La domination (masculine) ne cessera pas par enchantement. Certes « les » femmes sont historiquement cantonnées au piano et au chant. Avec ce paradoxe que les

**On se récite
comme
un rosaire
la liste des
premières,
à commencer
par Lil Hardin**

chanteuses assurent les ressources d'un marché pâlichon. C'est en écoutant, cette nuit, Françoise Héritier (morte en 2017), anthropologue, féministe, que plein d'idées s'emboîtaient comme les compositions de Sophie Alour et leur exécution par son atelier Exils (ainsi procédaient les peintres).

Phénomène de l'instant

Parfum de jazz offre une scène très classe à cette mutation en cours. On le sait aussi, les filles sont programmées partout: le même soir 20 août, à Uzeste Musical (Gironde) et ses « Passantes », en Clunisois, au Festival Jazz Campus avec le solo d'Elodie Pasquier, etc. On se récite comme un rosaire la liste des premières, à commencer par Lil Hardin dans le Hot Five de son époux Louis Armstrong; Lovie Austin, Mary Lou Williams, Mary Osborne, Melba Liston... On songe aux formidables oubliées, Mary Stallings découverte au Village Vanguard en 2001 et produite

plus tard par Geri Allen... Et ces tribus de filles festives, lesbiennes, que célèbre Angela Davis dans son *Blues et féminisme noir* (Libertalia) que Toni Morrison (disparue le 5 août) tenait pour une révélation.

Ce qui change la donne, dans la Drôme, c'est l'accent, le vent et la densité. Sans oublier qu'à cette mutation en cours, il a fallu une rupture initiale, radicale, très gonflée. Avoir vu, sidéré, le 6 août 1966, vers minuit, au festival bordelique de Comblain-la-Tour (Belgique), Irène Schweizer, pianiste « free » toujours en activité, ne s'oublie pas. Là, c'est d'archivement qu'il s'agit.

La parole est à Joëlle Léandre (Aix-en-Provence, 1951), militante, pionnière, stupéfiante contrebassiste (de John Cage à Barre Phillips), phénomène de l'instant et de la performance: « C'est pas mal, mais c'est pas génial. Nous devons jouer ensemble, inventer et créer ensemble avec les gars, les amis, les copains musiciens! A eux

d'être plus ouverts... A eux d'accueillir nos différences... Nous, les pionnières, on a toujours provoqué, bouleversé cet immense chantier qu'est le jazz... La phénoménale subversion des Irène Schweizer, Nicole Mitchell, Lotte Anker, Marilyn Crispell, moi sans doute, est à reprendre, toujours, partout, dans un monde plutôt macho, celui du jazz... »

Une révolution n'est jamais acquise. Plusieurs fois rappelée, Sophie Alour invite Alain Brunet (bugle) à rejoindre Exils: reprise allègre des *Heures paresseuses*... Tout est bien qui continue bien. Elle, au sommet. Le mistral n'a pas baissé d'un œuf. ■

FRANCIS MARMANDE

Parfum de jazz, jusqu'au 24 août, dans plusieurs communes de la Drôme provençale, avec Sarah McKenzie, Christine Tassan et les Imposteurs, hommage à Michel Legrand par Anne Ducros et Charito.



La saxophoniste Sophie Alour, à La Garde-Adhémar, le 20 août. PASCAL DERATHÉ

Pour la saxophoniste Sophie Alour, « il faut forcer un peu les choses »

La musicienne a fait ses débuts dans les années 2000 et mène une carrière à succès à la tête de ses propres formations

Tout est parti d'un professeur, un ami. Il lui conseillait de s'en tenir à la clarinette. Elle avait 18 ans, lui, la cinquantaine à l'époque (1992) – « c'est important de le préciser », dira-t-elle aux *Inrockuptibles* un peu plus tard. L'ami était bienveillant. Mais il tenait le saxophone pour un instrument d'homme. Quoi qu'il en soit: « Mon regard sur moi-même en tant que musicienne a changé dans l'instant, et irrémédiablement. »

Sophie Alour est née un 24 décembre, en 1974, à Quimper. A Paris, à l'âge de 19 ans, elle troque la si féminine clarinette pour le viril saxophone ténor, et bientôt la clarinette basse (transgenre). Elle se lance au début des années 2000

avec l'organiste Rhoda Scott, les frères Belmondo, Christophe Dal Sasso et, dès 2005, signe ses propres albums. Depuis, de récompenses en succès marquants (aux côtés d'Aldo Romano, Laurent Coq, Wynton Marsalis, Leon Parker), elle donne à chacun de ses albums une vocation, un timbre singuliers.

De *Time for Love*, le plus récent (2018, Music From Source), elle dit: « Pour mon sixième disque, j'ai eu envie de revenir à la musique qui m'a fait aimer le jazz: les "standards", et plus précisément les balades. Je nourris depuis toujours une admiration immense pour les chanteuses comme Ella Fitzgerald, Billie Holiday ou Joni Mitchell, mais aussi et surtout Shirley Horn, amante de la lenteur, grande

prêtresse du silence, qui semble chanter au creux de l'oreille... Et, pour la saxophoniste que je suis, c'est à la fois un rêve et un défi que de se mesurer à la voix humaine. »

Débat toujours recommencé

Au fait, qu'est-ce qu'un festival qui met les femmes à l'honneur? Non sans scrupules devant l'invitation à s'exprimer, « surtout lorsqu'on est programmée audit festival », Sophie Alour fonce droit au but: « Mettre en avant les femmes, c'est soit s'en servir, soit les défendre. Je veux croire que lorsqu'on les met à l'honneur, l'intention est bonne. Mais ça reste un aveu d'échec, parce qu'en faisant cela on dit bien la différence de traitement. Soit on pense à faire un festival de femmes, ou faire un groupe de femmes. Soit

on les écarte ou on les oublie. La preuve qu'une minorité est intégrée, c'est quand naturellement il y a mixité. Ce qui n'arrive jamais. »

D'où l'on en déduira « qu'il faut forcer un peu les choses, c'est vrai: il y a quelques années, j'étais hémisphère par le fait de mettre en avant les femmes, ou la femme que je suis. Car pour moi, ce qui définit ma sensibilité dépend moins de mon genre que de ma sociologie personnelle, de ma psychologie, de mon parcours et des adversités rencontrées. »

Femme ou non, on ne pense jamais seul. Sophie Alour se réfère souvent aux travaux de Marie Buscatto, sociologue (*Femmes du jazz*, CNRS éditions), ou d'Anne Legrand, historienne: « Je n'ai pas changé d'avis sur le fond mais sur

les moyens. Pour en avoir discuté à perte de vue avec mes collègues féminines, je pense qu'il faut forcer les choses. Comme dit Françoise Giroud, la femme serait vraiment l'égal de l'homme le jour où, à un poste important, on nommerait une femme incompétente. »

Débat toujours recommencé sur la légitimité, le rôle, le genre: « On est sans cesse en train de s'interroger pour savoir si l'on est légitime à jouer dans un festival de femmes, ou bien à l'inverse, à jouer dans un groupe d'hommes, etc. L'homme est rarement en situation de questionner sa légitimité en lien avec son genre. » Le débat sur la mixité dans le jazz a du bon: « Il ramène un sujet complexe au-devant de la scène. Débat qui concerne moins la place des femmes

dans le jazz que la place des femmes dans notre société. »

L'histoire du parcours des femmes dans le jazz a une spécificité, bien sûr, que traite indirectement un ouvrage comme *Outsiders*, d'Howard Becker, « mais cette spécificité du jazz trouve ses racines dans le rapport hommes-femmes, encore et toujours, qui est lui-même en pleine évolution ». Au fond, ce n'est qu'une autre façon de vivre les secousses de la société: « En effet... J'aurais tendance à être de plus en plus pour les festivals qui mettent les femmes à l'honneur. Avec la conscience d'une certaine ambiguïté. » Mot de la fin: « Je ne veux en rien devoir ma réussite (si réussite il y avait) au fait d'être une femme. » ■

F.M.